

De dimanche en dimanche

Pauline Sales, membre du jury du Grand Prix de littérature dramatique 2006, nous parle du texte lauréat : *De dimanche en dimanche de Denise Bonal*.

En huit tableaux, cette pièce de Denise Bonal, simple, limpide, implacable, est ciselée comme un bijou, une pierre transparente et profonde.

Un couple a laissé sa fille cadette de trois ans chez la meilleure amie de la mère, une Marie richissime, qui ne rend pas l'enfant. C'est le neuvième dimanche, la valise est prête pour aller récupérer la petite et ses affaires, la valise est l'objet du dimanche, elle revient toujours vide, preuve tangible de l'échec. Pourquoi des parents légitimes ne parviennent-ils pas à récupérer leur propre fille simplement déposée chez une amie pour cause de maladie contagieuse ? Denise Bonal creuse tranquillement la question et met à jour ce rapport de force dissimulé. Le couple, le père et la mère sont intelligents, leur lucidité est absolue, leur amour conséquent. Denise Bonal les crédite de tout et certes si elle se complexifie la tâche comme auteur, elle nous offre ainsi un mystère encore plus exaltant à percer. D'où vient alors, sans tare majeure, l'impuissance qui les assomme semaine après semaine ? Impuissance clairement liée au parc de Marie, à la grande maison bourgeoise, au salon majestueux, aux pâtisseries dominicales. Tout est arrêté, empêchement, humiliation, tout est fait pour clore la bouche, ravalé sa salive, disparaître, accepter l'inacceptable devant cet ordre du monde dont l'apparence est si parfaite. Peut-on être paralysé par trop de gentillesse ? par l'arrogance, l'abondance, l'assurance du bon droit, la courtoisie de la bourgeoisie ? Le mot impossible, interdit devant l'inaccessible Marie : pourquoi ? C'est une mauvaise question, balayée d'un geste, d'une attitude, Marie n'a pas de comptes à rendre alors même qu'elle garde votre enfant près d'elle la choyant, l'initiant généreusement à la musique, à la culture, l'habituant gratuitement au luxe, aux vêtements coûteux. De quoi pourriez-vous vous plaindre ?

Face à elle et à son mari architecte, les parents se comportent comme des enfants, enfants d'enfants qu'ils ne savent pas protéger. Et la force de leur amour est incompétente à donner cette énergie, cette capacité attendue de rébellion que l'on souhaiterait instinctive devant l'évidence : récupérer la chair de sa chair, soulever son enfant dans ses bras et partir. Tout est tenté. Coup de force, diplomatie, ruse, tout échoue face au mur infranchissable, innommable.

Nous ne sommes plus chez Marivaux, il n'y a plus de valets, de maîtres, mais cette dépendance, cette crainte, cette capacité à être statufié par l'autre est toujours là, alimentée avec obscénité par les possédants, ce lien indicible et tenace entre les deux parties. Il faudra l'audace de l'enfance encore relativement innocente des rapports de classe, ou du moins pas encore aliénée, trouvant des ressources, petit poucet intraitable qui cherche à recomposer la famille, pour sortir de l'ornière.

La pièce n'est ni purement sociale, ni complètement psychologique, même si elle donne aussi subtilement des réponses de cet ordre, mais, et c'est essentiel, elle reste mystérieuse, glissante, avec sa part de merveilleux, de conte pour enfants cruel avec fin heureuse et magique.

La présence de la valise sur le lac, presque vivante, d'abord glacée puis engloutie, la sœur aînée et son intelligence redoutable, les évanouissements de la mère symptomatiques de son incapacité à entendre les reproches la violence le désamour de son mari, le récit des rêves de chacun, la présence latente des Swedenborg, les voisins norvégiens chez qui les parents laissent l'aînée le dimanche pour aller soi disant chercher la cadette qu'ils ne ramènent jamais, contribue à donner tout au long de la lecture une ambiance d'une poésie ténue, un surnaturel du quotidien. L'humour et l'amour lie ce couple comme une corde dont ils sont eux-mêmes prisonniers. L'aînée saura rompre le charme, et ramènera la petite fille au bercail. Nous écouterons, encore un peu dubitatifs, la respiration de l'enfant endormie sur le canapé. Contrairement à *Hilda* de Marie Ndiaye, qui d'une toute autre manière, et superbement, traite un enfermement similaire entre une bourgeoise et sa femme de ménage mais nous plonge dans l'horreur jusqu'au terme de la pièce.

Dès la première lecture, j'ai été happée par *De dimanche en dimanche*, je craignais juste que ce fut très personnel, une pièce mezzo voce que je savais instinctivement écoutée. Et je pensais, nous ne serons pas nombreux à l'entendre, les femmes parce que c'est des histoires d'enfants, mais on préférera quelque chose de plus tonitruant, jouer plus fort, adressé à tous. Or, durant les délibérations, homme ou femme, de génération différente, elle a été le pont sur lequel nous nous sommes rejoints et c'est elle que nous avons choisie, trouvant ainsi bague à notre doigt.

Pauline Sales

Auteur de théâtre

Membre du jury de la seconde édition du
Grand Prix de littérature dramatique